

La peau hésite entre Uzeste et Fortaleza

Marc Mercier

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2009). La peau hésite entre Uzeste et Fortaleza. *24 images*, (144), 32–33.

LA PEAU HÉSITE ENTRE UZESTE ET FORTALEZA

par Marc Mercier

LA POÉSIE ÉLECTRONIQUE EST UN VOYAGE QUI N'OFFRE QUE DES DÉTOURS. ICI, LES ÉCHAPPÉES belles se feront sur les sentiers du jazz, du verbe poétique et de la danse, depuis le sud-ouest de la France jusqu'au nord-est du Brésil. Entre les deux, l'océan à perte de vue à condition que le regard dépasse la limite illusoire que constitue la ligne d'horizon. « Avez-vous vu l'horizon, récemment ? » questionneront les 22^{es} Instants Vidéo de Marseille cet automne. Pour preuve que c'est une question piégée. Là, pour vous faire marcher, alors qu'il est grand temps de danser.



257 m2 de Marco Rudolf

Conaissez-vous Uzeste? C'est un petit village de Gascogne où se tient depuis 32 ans (en août) une *manifestivité transartistique* imaginée par le poète et musicien de jazz Bernard Lubat, et ses amis. On y parle poésie, politique et musique à longueur (et largeur et profondeur) de journées (et de nuits). Cette année, des météorites librement *enjazzés* ont constellé nos oreilles (pas sourdes pour deux sous) : l'inouïe Joëlle Léandre (contrebasse, voix, chant, mots dits colères), le saxophoniste Di Donato, le flûtiste Michel Edelin, le batteur Simon Goubert, et j'en passe, et tout ça pour finir (là où ça ne peut que continuer) par une soirée entièrement dédiée au poète et dramaturge (mort cet été) André Benedetto.

Que vient faire une telle introduction dans un texte censé parler des arts vidéo? Peut-être à cause de Benedetto qui écrit des vers comme on fait un film, écoutez, il parle de la Camargue : *Cette ligne est-elle du partage des eaux / du partage de l'eau et de la terre / C'est l'horizon / s'est tout coupé en deux...* Ou bien, c'est le jazz.

Pas celui qui est mis en boîte par l'industrie et le marché (qui nous fait marcher en nous vendant des vessies pour des lanternes), non, celui qui s'improvise par cœur, par corps et par souffle, *sans tambour ni trompette* pourrait-on dire, encore que là on ne se prive de rien, c'est pas l'instrument qui fait le moine et puis les moines, ici, ce n'est pas ce qui enchante les publics. Oui, Benedetto + le jazz *libertaire* (comme l'a défini l'écrivain *enjazzé* (ou endiable) Jean-Pierre Moussaron), le jazz libéré de ses chaînes, de ses dogmes, de ses tristes passions carriéristes = la poésie électronique. C'est une hypothèse. À condition d'imaginer phonétiquement que comme pour *bip-pocampe*, l'hypothèse est une thèse qui hennit (au lieu de *hainir*), qui saute des haies (et des haines), qui galope dans le désert (au lieu de *hyper-marcher* sur l'autoroute des plaisirs vils). Mais allons plus loin (débridés), fabriquons la thèse *hippocampée* (puisque le grec veut que cet animal soit un *cheval-courbure*) et dessinons des idées courbes sur le clavier de nos pensées. Courbe comme un sein et non pas fourbe comme un saint.

Cela dit, nous pouvons allègrement, sans partition mais avec parti pris, entrer dans la danse et dans la vie, avec un grand bond (en avant) outre-atlantique depuis Uzeste jusqu'à Fortaleza, dans l'État brésilien du Cearà. Les villes denses sont faites pour qu'on s'y perde et pour y trouver ce qu'on ne cherchait pas forcément, par exemple cette *Vila das Artes* où s'y rencontrent des artistes, souvent ceux qui dansent et ceux qui filment. Et de *films en aiguilles*, ils tissent parfois ensemble des *toiles électroniques* que ceux qui craignent les araignées appellent des vidéo-danses. Durant cinq jours d'août, grâce à la complicité de l'ASPAS (Solidarité Provence Amérique du Sud, domiciliée à Marseille), j'y ai tenu un atelier expérimental où nous avons manigancé quelques intrigues qui débouchèrent sur un spectacle vidéo et performance dansée entrelacées. Quelques milliers de kilomètres parcourus (depuis Uzeste) pour découvrir une équation : la poésie = la peau hésite. Tout est là. La *peau hésite électronique* est le vrai nom de la vidéo-danse quand le réalisateur ne se prend pas pour un

dresseur de bêtes sauvages, un montreur d'ours, ou un exhibitionniste de corps savants, de corps savonnés par le dogme du *bien propre sur soi* comme on le voit trop souvent sur les scènes académiques. Non, ce qui retient l'attention du poète électronique, c'est l'instant sublime où la peau du danseur ne sait plus très bien si elle couvre la chair ou si elle découvre l'air qui l'enveloppe. Soudain, si le danseur s'y prête, si le réalisateur s'y donne, la peau tranche : elle fend l'air, elle brise les os, elle lâche les eaux, elle libère le vent, elle s'évade des lois de la pesanteur, elle fuit son port d'attache (le corps normalisé) pour s'ouvrir à la dérive. Et c'est précisément ce qui se passe dans cette *Trilogia da deriva* d'Alexandre Veras. Et n'allez pas croire que si le corps s'extrait de sa condition de terrien pour côtoyer les oiseaux, si un mouvement de bras devient un tremblement d'ailes, cela vient de ce que l'aérien ôterait toute densité. Au contraire, c'est juste que le vocabulaire exhibe à ce moment-là son incapacité à rendre compte de ce qui se passe, à décrire regards, postures, répartition du poids, tensions et expressions. Nous pourrions ici nous contenter de ce mot : la *dansité*.

Première escale de la dérive vue par Veras : *Partida* (2006, 12'50). Mer noire. Des cordes blanches. Un hamac supporte le corps suspendu au-dessus de l'eau du danseur Ernesto Gadhela. Il est dans un entre-deux : entre eau et air, entre chute et envol.

Deuxième escale : *Marahope 14/07* (2007, 15'30) avec Carolina Wiehoff et Paulo Caldas. *Marahope*, c'est le nom d'un navire qui inscrit l'espoir sur sa coque. Oui, mais il est à l'abandon, usé, rouillé. Définition du désespoir : absence de toute illusion, de tout leurre. L'heure est à l'abandon, c'est-à-dire à la disponibilité de l'imprévisible. Le pont devient alors un terrain de jeux pour danseurs : jeu de scène, jeu de physionomies, jeu de jambes. Mais encore : entre le navire et les corps, il y a du jeu. Définition de ce jeu-là : *Excès d'aisance dû à un défaut de serrage entre deux pièces en contact*. Alors tout est possible. On peut dès lors excéder les limites du cadre, tirer des lignes de fuite : sur le pont, Carolina est immobile. Elle dessine avec son ombre un angle droit. Tout paraît stable. Puis tout bascule, les corps croisent des lignes à n'en plus finir, tout est de travers, traversé, transversé...

Troisième escale : *O regresso d'Ulisses* (2008, 19'50), avec Andréa Sales, Carlos Nascimento, Liliana Costa, Possidônio Montenegro. Au commencement, des corps flottant dans les images, à moins que ce ne soit des images qui flottent comme un air trop chaud autour des corps. Puis, une course dans la lumière colorée, jambes-pinceaux qui peignent l'atmosphère. Ulysse échoue sur la rive, épuisé. La mer est noire. Apparition de lignes blanches et du corps d'Ariane vêtue d'une robe blanche. Ses bras tissent. Plus tard, elle marche les yeux bandés, elle tâtonne à en faire trembler l'image, elle est en passe de devenir oiseau.

Ulysse et Ariane ne se rejoindront jamais dans cette vidéo. Ils ont marqué leur différence comme le font continuellement les sexes. Ce qui les réunit, c'est la séparation. C'est-à-dire le lieu de la pensée. Penser, c'est tisser, ou créer (c'est la même chose). Et l'œuvre d'art (ici danse et vidéo entrelacées) est le signe de la splendeur de la pensée. Sa force est de ne pas dissimuler sa fragilité, la possibilité de la dérive vers l'inconnu.

Dans une autre vidéo découverte à Fortaleza, *257m2* (2007, 20') de Marco Rudolf et Thais Dahas (avec Luiz Otavio Queiroz et Nataly Rocha), tout commence par une inconnue : une image blanche, une image saturée de lumière, avant que ne s'introduisent une main, un bras, des corps ni tout à fait humains, ni tout à fait animaux. Ce film outrepassa le genre de la vidéo-danse

tant les corps semblent inventer leur propre langue. Il réactualise la notion d'expérience comprise comme un voyage (nous sommes au bord de l'océan) au bout du possible de l'homme. Les postures, les rôles des danseurs, les mouvements au sol qui expriment douleurs et violence du désir, les tentatives d'envol vers le lointain, les chutes dans l'eau depuis une falaise déchirée... Nous sommes toujours entre la vie et la mort, entre la déchéance et la splendeur, entre l'étroitesse et l'immensité... Nous pourrions inscrire en exergue de ce film cette phrase de Nietzsche : « Mais où se déversent finalement les flots de tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans l'homme ? N'y a-t-il pas pour ces torrents un océan ? – Sois cet océan : il y en aura un ! »

Sois cet océan comme savent l'être les musiciens de jazz *free* qui jouent des graves en *s'amusant* jusqu'au bout de leurs forces et de leurs farces pour provoquer des rires aigus qui laissent sans voix ceux qui savent tout sauf l'étendue océanique de leur ignorance sensible. L'océan est justement ce qui sépare Uzeste de Fortaleza, trait d'union et de distanciation entre le jazz et la danse, la musique et la poésie électronique. D'un côté comme de l'autre la peau hésite, la poésie, la peau hérésie car l'hésitation n'exclut pas la fulgurante décision, sans quoi il n'y aurait plus sur cette terre ni poètes, ni révolutionnaires, ni amoureux. ■



257 m2 de Marco Rudolf